

UN MARÉCAGE par PIERRE NEDRA

à propos du roman

Masque de chair de Maxence Van der Meersch

Albin Michel 1958

Un livre « terrible et vrai », annonce l'éditeur (Masque de chair – Roman de Maxence Van der Meersch – Albin Michel. 1958. 191 pages. Prix : 480 F). « Œuvre poignante », précise la bande réclame.

C'est exact, souvent. Quelquefois faux. Et quelquefois ridicule. C'est surtout une « œuvre noire ».

Noire, par la biographie sinistre qu'elle présente, sans qu'une éclaircie quelconque soit entrevue ou devinée à l'horizon. Du reste, il n'a pas d'horizon. Tout se passe à l'intérieur d'un cercle d' « enfer », tout est clos.

Noire, par l'absence d'explication, l'absence de toute recherche d'explication ; le refus de comprendre, le mutisme où l'exposé s'enferme, quant aux causes de tant de malheur.

Noire par l'effet que ce livre ne peut manquer d'avoir sur l'esprit des lecteurs : sous l'ombre opaque et nauséabonde, ils risquent de s'y mal reconnaître, de patauger, de tomber dans ce marécage, les uns par le sentiment qu'on leur suggère de leur propre déchéance, les autres par l'effroi glacé qu'ils éprouveront.

Le lecteur sans réaction intelligente n'a déjà, vu son ignorance, que trop tendance à généraliser, surtout en ce cas ! Il succombera. Ou du moins, restera stupide devant ce drame et sera enclin à penser que tous les homosexuels sont dignes, en quelque sorte, de ce sort misérable, et inévitable. C'est cela qui est noir. C'est, en pleine nuit, la traversée d'un marécage.

Qu'ils sont rares, ceux qui pourront s'écrier, tel Pelléas, respirant enfin après sa descente dans les souterrains, d'où montait « l'odeur de la mort » :

J'ai été sur le point de tomber...

Il y a là un air humide et lourd comme une rosée de plomb et des ténèbres épaisses comme une pâte empoisonnée...

maintenant... tout l'air de toute la mer !

Ces effluves marins revivifiants que Maeterlinck opposait aux miasmes des profondeurs, l'autre Flamand, dans ce « roman m nous en prive absolument. On y étouffe. On y a des haut-le-cœur. On est plongé, on enfonce dans « l'horreur ». Il faut un effort pour n'y pas glisser tout à fait. Et c'est d'autant plus grave que Van der Meersch a été, avec plus ou moins de bonheur, le défenseur des causes les plus largement humaines, les plus évidemment justes, en fait de prostitution, guerres, exploitation des hommes, etc. Or voici qu'il s'attaque à l'homosexualité : pas un mot d'espoir ne vient sous sa plume... Ce n'est qu'un rabâchage désespéré, désespérant, sans fondement : partout, le sol est spongieux et cède sous les pas.

Avant même d'ouvrir le livre, au verso de la couverture, le placard publicitaire étale toute la bêtise courante, toutes les confusions les plus vulgaires... C'est un tissu d'inepties :

Sujet audacieux. En 1924, à l'époque de Proust et de Gide, oui, si l'on veut. Aujourd'hui, sujet rebattu, et devenu banal. Mais presque toujours mal traité (en deux mots ou en un seul mot). Comme disait l'autre jour au tribunal correctionnel Maître Lasne-Desvareilles, citant le Dr Gilbert Robin : « Un sujet dont on parle beaucoup, sur lequel on ne sait rien. Le Créateur a voulu qu'ils fussent ainsi. Il a certainement ses raisons. »

Le talent de Van der Meersch qui le portait vers les grandes causes à défendre. Dieu nous garde, nous l'allons voir, d'un tel avocat ! — hérissé à l'avance contre ses clients. Et qui, dès ses premiers mots, manifeste qu'il ne croit pas à la vertu de sa plaidoirie !

Et voici la rengaine, classique et bien usée :

L'amour qui n'ose pas dire son nom.

Oui, pour les imbéciles. Mais pour les autres, c'est l'amour qui ose dire son nom, qui dit son nom : l'amour homosexuel, comme il y a l'autre, l'amour hétérosexuel, parce qu'au-dessus de tout, il y a l'amour, tout court, fruit de l'impulsion sexuelle, quelle qu'elle soit, des uns et des autres, vers les uns ou les autres, le plus essentiel des phénomènes de l'être au demeurant, qui chez les humain.-, a pris un développement psychologique extraordinaire, et, nous semble-t-il, unique dans la gamme des êtres. Mais au fait, d'autres espèces ne connaissent-elles pas l'amour sous d'autres aspects, un amour plus violent et plus vital encore ? Qui peut l'assurer ?

Donc, l'amour qui ose parfaitement dire son nom, n'en déplaît à MM. Albin Michel, même si dans certains cas, sous l'effet d'un reste de conformisme hostile à cet amour, il prend la forme amusée et bourrue d'une camaraderie qui va jusqu'au sexuel — « l'amour en copains » — affectant même une cynique indifférence...

De plus en plus alléchante pour le client, la notice poursuit :

...tentation. Le mot est ici revêtu de son sens chrétien et il implique la notion de péché vers quoi le démon (ou je ne sais quelle force maligne) a poussé le héros du livre. C'est donc ici toute une optique très spéciale qui nous est imposée dans cette étude du « vrai ».

Mais voici que nous passons maintenant au physiologique et à l'examen médical.

Alors, diagnostic ou confession ? Il faudrait s'entendre...

Il a fui la tentation... mais son vice l'entraîne.

C'est, maintenant un jugement de valeur (physique ou moral, on ne sait) sur cet entraînement. Les choses se compliquent.

Puis, pour le repos du futur lecteur sans doute, voici :

Le recours à la Puissance Suprême.

Tout, de ce côté-là, peut finalement s'arranger, puisque le Christ a payé pour nos infamies.

Voilà donc le vice qui est devenu maintenant une infamie... Quant à ce virement effectué une fois pour toutes..., par respect pour la Puissance Suprême, laissons cela ! Quel horrible mélange entre la chair, le ciel et cette opération bancaire !

Mais on veut nous rassurer :

« Masque de chair » est conforme à l'esprit évangélique. On aimerait plutôt savoir, avant de l'ouvrir, s'il est conforme aux réalités, du moins à certaines réalités. C'est cela qui importe. Et... voici « le mot de la fin » :

Une des lèpres morales de notre époque. De notre époque ! L'homosexualité est de notre époque ! Les bras vous tombent devant tant de naïveté, de stupidité, d'ignorance béate ! Alors pourquoi saint Paul – il y a dix-neuf siècles – vitupérait-il contre elle ? Et pourquoi Aristote – il y a vingt-quatre siècles – se souciait-il de l'expliquer ? Le plus banal manuel de sciences sexuelles, tel celui du Dr Bermond, l'affirme à son large public : « vieille comme le monde... toutes les époques... toutes les latitudes... » etc. Allons ! ces éditeurs sont ridicules !



Bien préparés par ce programme si précis, et si chargé, nous ouvrons le roman.

Celui qui lira ces lignes, sa réaction, quelle sera-t-elle ? Dégoût ? Sourire ?

Alors, c'est tout ce que Van der Meersch fait imaginer par son héros ? Il a si peu l'habitude de s'adresser à des gens intelligents qu'il n'imagine pas autre chose que le dégoût ou le sourire !

Des gens informés, compréhensifs, ou simplement charitables, il ne s'en trouvera pas.

C'est triste.

« Il » sent si bien l'ignominie de son vice... qu'il évitera toute précision, tout détail (p. 7). De peur que le tragique ne devienne à l'instant de l'ignoble ou du burlesque (ibid.) Parce que, bien entendu, dans l'amour hétérosexuel les « précisions » et les « détails » ne sont ni ignobles ni burlesques, mais fort ragoûtants ! et nobles en soi.

Alors, c'est tout de suite, dès la première page – et d'ailleurs tout le long du roman – ou de la confession ? – un torrent, une avalanche, un déluge d'épithètes... toutes plus horribles les unes que les autres – à vous décourager, à vous lasser ! C'est ici un des plus beaux exemples de masochisme mental qu'on puisse trouver : ce pauvre garçon se figure n'être qu' « abjection », « puanteur »,... il est un être « nauséabond »... un « incuit », un « raté »... son destin ne peut être que « sordide » (p. 8 et 9) et j'en passe ! Il cherche en lui le repaire de « la bête sauvage », il se sent une « bête mauvaise » (ibid)... etc.

La grand-mère seule avait eu quelque velléité de ne point considérer son petit-fils sous des couleurs aussi noires... Elle rêvait à ses dentelles, la brave vieille et se montrait, à l'occasion, compréhensive, voire secourable.

Suit une ample et classique théorie : la théorie du « mal aimé ». A cause de sa nature, bien sûr ! (pp. 19 et 20). A rapprocher de l'ahurissement de ce bon M. Robert Kemp à propos du marquis de Custine, si choyé, si « bien aimé », lui, si entouré de tant de jolies jeunes filles charmantes... qui le sollicitaient ! le guettaient !... et qui pourtant ne dissipèrent pas ses

« goûts saumâtres » L'analyse de Van der Meersch est, sans peine, bien moins bête.

Plus loin, c'est la théorie du « garçon-fille », théorie bien fatiguée et quelque peu suspecte... en tout cas, qui est loin de rendre compte de toutes les réalités. Les « tendances nettement féminines », souvent si peu caractéristiques, sont complaisamment décrites (pp. 20 à 36). Van der Meersch donne à croire que l'homosexualité est forcément le fait (ou le produit) de ces tendances. C'est la vue la plus banale, et souvent la plus fautive : que d'homosexuels qui n'ont jamais eu le moindre goût pour une étoffe, une attitude, un geste de femme, et qui très virils eux-mêmes ont toujours été attirés justement par le viril (par « le même ») — et réciproquement chez les lesbiennes, souvent tout à fait étrangères aux masculinités traditionnelles.

Ce qu'il appelle si comiquement les « effroyables possibilités », « le grouillement de serpents assoupis » (p. 24) ce sont tout simplement ces virtualités homosexuelles, que Kinsey a dénombrées, que la science aujourd'hui connaît bien et qu' « une occasion, un choc » en effet peut actualiser — sans qu'il en surgisse des catastrophes d'Apocalypse et des pluies de feu bitumeuses !

D'où la description — à vrai dire très artificielle — du « détraquement croissant » (p. 36), ce sont les serpents qui se dressent (sic), et la mécanique entière qui devient folle... comme cette locomotive italienne qui fit cet été six kilomètres sans mécanicien ni chauffeur. Cela nous amène au couplet, classique aussi, sur la nécessité d'une éducation sexuelle (pp. 29-31), et l'on peut avec aisance être d'accord un instant avec l'auteur, sauf à lui préférer, en cette matière délicate, d'autres guides, que l'on écouterait plus volontiers, le Dr André Berge par exemple.

Il dénonce (p. 35) « ce je ne sais quoi de fatal imposé physiologiquement, dès ma naissance, à mon être physique... excuse habituelle, constante, sincère et trompeuse, etc., que s'acharnent à se forger tous les frères de misère rencontrés sur mon chemin ». Et alors, ce sont de belles variations sur la liberté Mais entendons-nous bien : la liberté de lutter contre la nature ! On aurait envie de lui crier : « Mais si, Monsieur, quelque fée de malheur vous avait obligé, mais absolument obligé, à aimer les hommes, n'auriez-vous pas excipé, vous aussi, de quelque fatalité physiologique attachée à votre être physique ? n'auriez-

vous pas trouvé une excuse... sincère et trompeuse pour lui expliquer que vraiment vous ne pouviez aimer que les femmes ? ne seriez-vous pas devenu, vous aussi, un frère de misère » ? Sainte simplicité de ce maniaque du conformisme !

Ж

Et nous voici au cœur du sujet. Du grand sujet : une impulsion sexuelle qui n'est pas celle de la majorité, pour M. Van der Meersch – ou son confident ? – c'est le « détraquement » !...

La science a fait justice depuis soixante ans de cette erreur. La cause est entendue.

Mais en fait de « grouillement de serpents assoupis » ! et de « détraquements » on peut citer ceux de certains couples très hétérosexuels, très réguliers, et, eux, très rassurants pour la société : Denise Labbé par exemple et son lieutenant Algaron, ou le Dr Evenou et sa maîtresse, etc. et combien d'autres ! presque quotidiens. Comment se fait-il alors que personne ne demande aux « normaux » de se reconnaître dans ce genre de couples ?... n'insinue pas, par exemple, que l'amour, le plus normal en apparence, peut conduire très loin... beaucoup plus loin même que l'homosexualité ? Par quelle aberration Van der Meersch estime-t-il que le cas de ce malheureux Emmanuel, vu sa perversion singulière (j'entends bien : « sa perversion de se croire perversi » !), son masochisme déchaîné, son autosuggestion d' « abjection », mérite d'alerter la société pour que des cataractes de réprobations et de condamnations tombent sur lui, plutôt que sur ces monstres-là, aux mœurs très orthodoxes ? Emmanuel n'a tué personne, que lui-même, et moralement, tandis que ceux-là ont tué les autres, et physiquement.

Toujours la paille et la poutre !... Le préjugé, défavorable à qui ? à celui qui n'est pas conforme. Cherchez, cherchez !... il n'y a pas d'autre raison. Il est inoffensif ?... Son crime, alors, c'est précisément d'être innocent, comme expliquait Jacques Remo Van der Meersch est tombé dans ce panneau.

Son Emmanuel s'accuse d'ailleurs d'avoir tué d'autres êtres ! Mais c'est encore un effet de son autosuggestion : il n'a fait, incidemment, que les

révéler à eux-mêmes. Toute la page 137 : « Vous avez tué une âme de prêtre » est proprement grotesque et insoutenable.

Je passe sur d'autres thèmes connexes : l'amour et l'amitié – l'occasion (théorie H.L.P.) – mais voici le grand morceau de bravoure de ce concerto fangeux, la page excrémentielle du livre : la peinture classique, mais figlée cette fois-ci ! du « pédéraste ignoble », « hideux », « ce gros homme »... etc. (p. 40). Nous sommes, si j'ose dire, en pleine image d'Epinal... aujourd'hui même un peu démodée, auprès de beaucoup de gens... Ici, Van der Meersch tombe très bas.

Parce que, répétons-le : sans le vouloir, il incline son lecteur à généraliser. Ce vieux salaud de la page 40 ressemble, comme deux gouttes d'eau se ressemblent, à l'autre, tout semblable et tout aussi actif, qui désire et lutine l'accorte serveuse du restaurant. Ils se comportent de même, mais de l'autre... il n'y a rien à dire, et s'il va coincer la fille dans sa mansarde, pour abuser d'elle, c'est très « normal » encore !

Si nous transposons sur les sexes différents du monde hétérosexuel toutes ces pauvres aventures, alors tout devient d'une banalité désolante, et parfaitement acceptée. Tout le problème est là :

« Traitez les Noirs comme s'ils étaient Blancs, il n'y a aucune différence de nature entre eux dans leur condition d'homme », disent aux gens de l'Arkansas la raison, et Confucius, et Bouddha, et Jésus, et le Pape... « Mais ils sont Noirs » ! répondent ces forcenés... On ne se heurte à rien d'autre qu'à un préjugé ! Et pourtant la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme exige que la liberté de l'individu soit totale, le sexe ou la couleur n'important en aucune manière...



Van der Meersch nous apporte-t-il cependant, chemin faisant, quelques notations exactes ? Frôle-t-il – sans s'en apercevoir – la vérité ?

Ne cachons rien de ce qui peut être porté à son actif, je n'ose dire : de ce qui serait chez lui, lucidité.

Lorsqu'il évoque l'enfance et la jeunesse de son héros, il nous le montre, dans ses jeux, heureux de se sentir « maîtrisé » par un camarade plus fort et plus beau (p. 20). Ceci peut être exact, et n'implique nullement – là gît l'erreur – un tempérament « féminin ». Il allait « instinctivement à ceux qu'il aimait le mieux » (p. 33). Le pléonasme, s'il n'est pas dans les

termes, est ici dans les comportements affectifs ! Et attention ! « Cet acte bestial... chez moi... créait une gratitude, un besoin de me donner, un besoin de tendresse, de fidélité même... .. Ici triomphe la naïveté. Qu'y a-t-il donc là de si original ? L'acte sexuel crée l'amour, ne serait-ce que d'une manière fugitive, s'il a été heureux... et beaucoup plus souvent et sûrement, que la tendance amoureuse et le désir n'aboutissent à des exercices sexuels satisfaisants ! Accuser les seuls homosexuels de la ruine de cette euphorie passagère, n'est-ce pas pure folie, si l'on veut bien voir « le monde, comme il va » ?

Et ce fameux « acte bestial » serait-il – hétérosexuel – moins bestial ? Quelqu'un oserait-il le soutenir, en dehors d'une mystique préfabriquée ? C'est plutôt l'inverse qu'on pourrait prétendre, si l'on voulait bien réfléchir !

Et Van der Meersch lui-même avoue (par la bouche de son héros, toujours) :

« C'était déjà, l'amour, le véritable amour qui commençait à naître en moi. » (p. 33). Évidemment, aucun doute...

Mais c'est là qu'il déraile : « J'étais en train d'en détraquer monstrueusement le fragile mécanisme ». Et ce sont les déviations, les fonctionnements faussés, etc.

Il oublie simplement que c'est lui qui fausse et qui dévie la nature, la vraie nature de son héros, puisque deux lignes plus haut, il a écrit : « C'était l'amour, le véritable amour ».

Ailleurs encore, nous le prenons en flagrant délit d'analyse volontairement faussée, cassée, déviée... : il explique qu'Emmanuel se sentait devenir heureux, et enfin « lui-même », en se laissant aller à son impulsion spéciale. Et beaucoup plus loin l'auteur affirme très justement : « L'amour, si haut, si pur soit-il, prend sa source dans les ténèbres du physiologique. C'est toujours la chair qui nourrit l'âme. Et c'est la grandeur de l'homme que de canaliser et d'utiliser à des fins nobles, généreuses, la brutalité animale des énergies vitales » (p. 131). Puis, brusquement, les mots suivants ne sont plus que stupidité : « Moi, j'ai détourné les sources » ? « Je ne suis plus capable d'aimer. » — pourquoi « plus » ? — c'est « pas » qu'il veut dire— « d'aimer comme les autres hommes, d'aimer, ensemble, avec mon âme et mon corps ». Mais si ! Il vient de la décrire, cette harmonie... et chez son héros. « J'ai saccagé la merveilleuse machine. Je ne suis plus qu'un mécanisme

détraqué » (p. 132). Il n'a rien saccagé du tout, il a utilisé « la merveilleuse machine » telle qu'elle lui a été donnée, à lui, par le Créateur, comme on disait au Palais.

La contradiction est aveuglante.

Et l'erreur est capitale, de ce pauvre système qui ne veut accepter d'amour que « conjugal » (pp. 143-144) (il veut dire : hétérosexuel, et en vue du conjugal)...

« La chair unit les âmes ». Bon. Mais dès que ces âmes habitent des corps de même sexe – elles cessent, semble-t-il, d'être des âmes ! Alors, il n'y a plus que saccage, détraquement, etc. Il précise bien : « J'ai dissocié la chair d'avec l'âme » (p. 144). Où a-t-il vu cette dissociation ?

Et il fait la preuve par neuf, si l'on peut dire, de la stupidité de sa théorie : « J'ai voulu aimer monstrueusement par la chair, je me suis condamné en même temps, sans le savoir, à aimer, monstrueusement par l'âme. » (p. 144).

Tout ici est stupide. Il n'a pas « voulu » aimer : il a aimé, c'est tout. Et d'où peut-on inférer qu'aimer « par l'âme » un être du même sexe soit « monstrueux » ?

C'est Van der Meersch qui installe le « monstrueux » – là où il n'y a que du naturel ! Il l'a dit plus haut !

Et il ajoute, toujours se substituant à son héros : « Je me suis condamné au grotesque » (p. 144).

Oui, en effet, c'est bien notre avis :

Vous vous êtes condamné, M. Van der Meersch, « au grotesque » ! Vous élevez des barbelés tout autour de votre héros, après quoi vous vous agitez, vous appelez au secours et criez au scandale, parce qu'il est, dites-vous, prisonnier dans un camp de la mort ! C'est vous qui êtes « monstrueux », ce n'est pas lui !

Vous êtes hanté, d'un bout à l'autre de votre récit, par cette idée de saccage, de détraquement, de peste, etc. Est-ce votre héros ? ou vous-même, qui êtes un obsédé ? on ne sait plus !

Ж

C'est pourquoi toute votre histoire, qui matériellement peut en effet être vraie, respire et affirme un systématisme, à la fin ridicule.

Votre pauvre héros a toutes les mésaventures possibles et imaginables, toutes les malchances... Toutes les rencontres qu'il fait n'aboutissent qu'à des déboires, des tranches, des catastrophes. Ses premières expériences ne sont que « sordides ». Et c'est toujours lui-même qui s'accuse... On lui casse la figure : quelle est sa réaction ? Il geint sur son abjection ! Il n'a pas le moindre mouvement de révolte contre celui qui lui a flanqué le poing dans la tête, ni sur une société qui semble encourager ou tolérer cette agression, cette atteinte à sa vie, à sa personne (p. 60). Si même il signale furtivement certains usages des polices, aussitôt c'est lui-même qu'il accuse ! (p. 61).

S'il va chez un prêtre, c'est pour multiplier encore ses complexes ; s'il va chez un médecin, il tombe sur un maboul qui l'ahurit par des théories fumeuses sur la fécondation artificielle..., et achève de le rendre fou. Votre bouquin est vraiment noir, fangeux, « putride », comme vous dites (p. 58).

Et votre héros, avec son masochisme hallucinant, a grand besoin de se faire soigner, non pas parce qu'il est homosexuel, mais parce qu'il est un obsédé de la putréfaction ! Avec une telle obsession mentale, il est à diriger sur la Salpêtrière !

J'ose espérer pour lui que vous l'avez vu tel, mais qu'il n'a jamais été tel... Vous auriez dû titrer votre livre : « Hantise de la souillure. » Je cite, l'une, parmi des centaines, de vos expressions énergiques (p. 52).

Et le roman, qui est bien plus un pamphlet qu'une plaidoirie, s'achève sous un bombardement, sous une grêle crépitante et lacérante de substantifs olfactifs ou sanguinolents, d'épithètes en folie – le délire s'empare de vous – et du lecteur, que vous laissez interdit et pantois.

Ж

Nous voyons donc ce héros malheureux, absolument isolé, pataugeant dans cette société hostile dont la morale grossière et monolithique est sans espoir. Cela est assez inattendu dans l'œuvre de Van der Meersch, toujours si préoccupé du fait social, si attentif à expliquer les aventures et les misères de ses autres héros par les anomalies et les pièges qu'il dénonce – justement dans ce mécanisme social. On est habitué à voir en lui le témoin souffrant de l'individu broyé par la masse aveugle... Ses

romans accusent la tragédie des vies que l'homme a tuées ou gâtées, avec plus ou moins de conscience et de raffinement.

Ici, au fur et à mesure que l'histoire d'Emmanuel le conduit de Charybde en Scylla, on éprouve cet effroi de solitude sans remède qui finit par créer chez le lecteur une sourde révolte contre tant d'injustice. Encore une fois ! nous savons bien que la vie peut souvent être telle – c'est-à-dire atroce – et pour n'importe qui, indistinctement, mais dans ce roman, à côté de l'analyse si complaisante de la détresse du héros, nous n'avons pas un seul mot qui suggère la bêtise et la méchanceté conjuguées des hommes groupés en sociétés rigides et conformistes, victimes des tabous du clan, comme le sont les primitifs – qui vivent sans fusées, sans spoutniks, et sans téléphones ! – et sans Atomium !

Car dans le tableau de ces tristes réalités, tout y semble normalement écrasé, commandé, jugé, condamné par la routine, le préjugé, l'erreur, et il semble que ces forces de cohésion sociale apparaissent à l'auteur aussi naturelles que la nécessité de respirer un air pur ou de boire une eau potable. Le lecteur attend, espère, ne serait-ce que pour reprendre un peu de souffle et de courage, une faille, un relâchement, une inflexion de ce conformisme, je dirais presque une « grâce » immanente – mais non ! Le fascisme physique et moral du « Juif de Tarse » (Actes des Apôtres, saint Paul à Jérusalem, 21-39 et 22-3), sa théorie de l' « impureté » et du « déshonneur » ... qui sont essentiellement - mensonge »... réapparaît ici dans toute sa rigueur implacable (Épître aux Romains, I, 19-24). Sans que du reste ce « mensonge » nous soit expliqué autrement que par « l'esprit pervers » des hommes (ibid, 28) qui les pousse à faire « ce qui ne convient pas » ou – selon les traductions – « des choses indignes », condamnations sans appel (Rom. 1, 26-28). Aucune justification de ces interdits sexuels (1).

Ce paulinisme arbitraire, intransigeant et désespéré, est devenu, nous le savons bien, le grand cheval de bataille du terrorisme sexuel chez certaines sectes puritaines du protestantisme, bien plus qu'au sein de l'église romaine. Et l'on s'étonne de trouver chez ce Flamand généreux au pays de Breughel, de Rubens et de Ghelderode, l'écho des fulminations et des invectives du Cilicien, si éloignées de la « charité » prêchée par le Galiléen. Ce dernier roman de Van der Meersch est à cet égard une tache sombre dans son œuvre si généreusement humaine.

Quelqu'un citait ici le mois dernier l'abbé Oraison : comme on a besoin de le lire, après ce calvaire de Masque de chair !



Raymond Leduc, également dans le n°58 d'Arcadie, rendait compte d'un ouvrage de Georges Imann et il n'avait pas manqué de donner (p. 50) un échantillon atroce – trois lignes – de ce Masque de chair pour le plaisir d'un bel effet de contraste... afin de mieux situer l'exposé loyal de l'auteur qu'il étudiait. Visiblement Van der Meersch lui répugnait.

Ainsi, tant bien que mal, nous avons traversé ce cloaque, ce « marécage », dont la valeur littéraire est par ailleurs à peu près nulle. L'épisode de Seddik risque un instant d'être touchant et traité sans hargne (pp. 63-72). Il n'y a guère que l'analyse des parents d'Emmanuel, surtout de sa mère, femme d'affaires, maîtresse femme et impérieuse « aragne » (p. 160-170) qui soit solide et assez bien menée.

On revient sans cesse à se demander qui est le plus malade, dans ce récit – non de l'homosexuel en question – mais de ce masochiste exacerbé que Van der Meersch fait parler sous sa caution, ou de l'écrivain même, qui n'a pas craint de lui donner, pour étaler son propre dégoût, cette audience abusive.

L'éditeur avait annoncé l'avocat « d'une cause » ! Il n'y a ici que le détracteur acharné et maniaque d'un malheureux, qui n'est au total que la victime d'une société aveugle et cruelle, responsable de cet « enfer » qu'elle a projeté en lui.

Ce livre de Van der Meersch a évité les fameuses « précisions » que le trop célèbre Jean-Paul avait si complaisamment multipliées ? Oui, mais il s'avère comme la doublure bon marché, très bon marché, ou la menue monnaie de la seconde partie du roman de Guersant, celle qui est oiseuse et odieuse. Emule du Père Mermillod, mais moins féroce, l'auteur de Corps et Ames a tout de même une tortueuse allusion finale à la grâce offerte aux pires des pécheurs, et il laisse son héros préférer « la misère » à la mort (pp. 188-191). C'est un léger progrès.



Il n'en reste pas moins que ce livre présente l'indicible tourment d'un homme qui n'a pas mérité cet « enfer », qui ne l'a pas plus mérité, qu'aucune victime innocente des Assurbanipal ou des Hitler n'a mérité le sien.

Livre terrible et vrai, soit. Mais tragédie intime d'un malade (par autosuggestion), d'un intoxiqué (par préjugés et scrupules), d'une victime (de tous) – au milieu d'une conjuration générale de parents, de prêtres, de médecins, de truqueurs, d'amis ou d'ennemis, qui l'écrasent, et le tuent à petit feu.

Où le souci d'une « défense » quelconque n'apparaît à aucun moment. Où personne, chose inouïe, n'est accusé – en dehors de la victime. C'est cela qui est effroyable !

Il ne va pas suffire d'expliquer que cette extravagante et malade confession ne devrait être lue que par des personnes très averties ou des vieux routiers de l'homosexualité rompus aux anomalies de nos civilisations.

Il faut faire savoir que ce livre – par son apparente franchise – va contribuer à accroître encore le fardeau des phantasmes et des tabous, des préjugés, des erreurs, des ignorances et des confusions...

A cet égard, c'est un livre inhumain, un livre mauvais, une œuvre noire, néfaste, pour tous, pour la minorité homosexuelle militante et souffrante, comme pour tous les autres hommes et toutes les autres femmes qu'il maintiendra dans les ténèbres, et dans « l'effroi » primaire et sacré, dont s'indignait l'abbé Oraison. Un livre dont il n'y a à attendre que du mal, à moins que de saines révoltes ne l'exorcisent ! et que l'on se décide enfin à ne plus confondre la déplorable victime de Léviathan, tenue entre ses crocs, tout engluée de bave et tout agonisante..., avec le monstre lui-même, car c'est lui qu'il faut abattre, c'est sa gueule qui doit lâcher prise...

Voilà « la cause » qui était à défendre ! Van der Meersch, un avocat de l'homosexualité ? Non ! Un boueur de l'homosexualité, un boueur, d'ailleurs, prétentieux et ignare.

(1) Bref, c'est le célèbre passage où se trouvent les deux petits mots que Vichy, après dix-neuf siècles, a traînés jusque dans l'ordonnance du 8 février 1945 (Romains, I, 26-27).

Arcadie n°59, Pierre Nédra (André Gaillard), novembre 1958